

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# L'ARMÉE DES OMBRES

Du même auteur chez Voir de Près  
éditions en grands caractères :

*Les Mains du miracle*

*Le Lion*

JOSEPH KESSEL  
*de l'Académie française*

# L'ARMÉE DES OMBRES

*roman*



**VOIR DE PRÈS**

© Irish Red Cross Society.

Tous droits réservés.

© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-436-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

# 1

## L'ÉVASION

Il pleuvait. La voiture cellulaire montait et descendait lentement la route glissante qui suivait les courbes des collines. Gerbier était seul à l'intérieur de la voiture avec un gendarme. Un autre gendarme conduisait. Celui qui gardait Gerbier avait des joues de paysan et l'odeur assez forte.

Comme la voiture s'engageait dans un chemin de traverse, ce gendarme observa :

– On fait un petit détour, mais vous n'êtes pas pressé, je pense.

– Vraiment pas, dit Gerbier, avec un demi-sourire.

La voiture cellulaire s'arrêta devant

une ferme isolée. Gerbier ne voyait, par la lucarne grillagée, qu'un bout de ciel et de champ. Il entendit le conducteur quitter son siège.

– Ce ne sera pas long, dit le gendarme. Mon collègue va prendre quelques provisions. Il faut se débrouiller comme on peut par ces temps de misère.

– C'est tout naturel, dit Gerbier.

Le gendarme considéra son prisonnier en hochant la tête. Il était bien habillé cet homme et il avait la voix franche, la mine avenante. Quel temps de misère... Ce n'était pas le premier à qui le gendarme était gêné de voir des menottes.

– Vous ne serez pas mal dans ce camp-là ! dit le gendarme. Je ne parle pas de la nourriture, bien sûr. Avant la guerre les chiens n'en auraient

pas voulu. Mais pour le reste, c'est le meilleur camp de concentration qui soit en France, à ce qu'on assure. C'est le camp des Allemands.

– Je ne comprends pas très bien, dit Gerbier.

– Pendant la drôle de guerre on s'attendait, je pense, à faire beaucoup de prisonniers, expliqua le gendarme. On a installé un grand centre pour eux dans le pays. Naturellement il n'en est pas venu un seul. Mais aujourd'hui, ça rend bien service.

– En somme, une vraie chance, remarqua Gerbier.

– Comme vous dites, Monsieur, comme vous dites ! s'écria le gendarme.

Le conducteur remonta sur son siège. La voiture cellulaire se remit en route. La pluie continuait de tomber sur la campagne limousine.



\*  
\*\*

Gerbier, les mains libres, mais debout, attendait que le commandant du camp lui adressât la parole. Le commandant du camp lisait le dossier de Gerbier. Parfois, il enfonçait le pouce de sa main gauche au creux de sa joue et le retirait lentement. La chair grasse, molle et malsaine, gardait l’empreinte blanche, quelques secondes, et se regonflait avec peine comme une vieille éponge sans élasticité. Ce mouvement marquait les temps de réflexion du commandant.

— « Toujours la même chose, pensait-il. On ne sait plus qui on reçoit, et comment les traiter. »

Il soupira au souvenir de l’avant-guerre, et de l’époque où il était directeur de prison. Il fallait seulement se montrer prudent pour les bénéfiques

faits sur la nourriture. Le reste ne présentait aucune difficulté. Les prisonniers se rangeaient d'eux-mêmes en catégories connues et à chaque catégorie correspondait une règle de conduite. Maintenant, tout au contraire, on pouvait prélever ce qu'on voulait sur les rations du camp (personne ne s'en inquiétait), mais c'était un casse-tête que de trier les gens. Les uns qui arrivaient sans jugement, sans condamnation, restaient enfermés indéfiniment. D'autres, chargés d'un dossier terrible, sortaient très vite et reprenaient de l'influence dans le département, à la préfecture régionale, voire même à Vichy.

Le commandant ne regardait pas Gerbier. Il avait renoncé à se faire une opinion d'après les visages et les vêtements. Il essayait de deviner entre

les lignes, dans les notes de police que lui avaient remises les gendarmes en même temps que leur prisonnier.

« Caractère indépendant, esprit vif ; attitude distante et ironique » lisait le commandant. Et il traduisait « à mater ». Puis « Ingénieur distingué des ponts et chaussées », et, son pouce dans la joue, le commandant se disait « à ménager ».

« Soupçonné de pensées gaullistes » – « à mater, à mater ». – Mais ensuite : « Libéré sur non-lieu » – « influence, influence... à ménager ».

Le pouce du commandant creusa plus profondément la chair adipeuse. Il sembla à Gerbier que la joue ne reviendrait jamais à son niveau normal. Pourtant l'œdème disparut petit à petit. Alors le commandant déclara avec une certaine solennité :

– Je vais vous mettre dans un pavillon qui était prévu pour des officiers allemands.

– Je suis très sensible à cet honneur, dit Gerbier.

Pour la première fois le commandant dirigea son regard lourd et vague d'homme qui mangeait trop vers la figure de son nouveau prisonnier.

Celui-ci souriait mais seulement à demi ; les lèvres étaient fines et serrées.

« À ménager, certes, pensa le commandant du camp, mais à ménager avec méfiance. »

\*  
\*\*

Le garde-magasin donna à Gerbier des sabots et un bourgeron de bure rouge.

– C’était prévu, commença-t-il, pour les prisonniers...

– Allemands, je le sais, dit Gerbier.

Il enleva ses vêtements, enfila le bourgeron. Puis, sur le seuil du magasin il promena ses yeux à travers le camp. C’était un plateau ras, herbeux, autour duquel se liaient et se déliaient des ondulations de terrain inhabité. La pluie tombait toujours du ciel bas. Le soir venait. Déjà les réseaux de barbelés et le chemin de ronde qui les séparaient étaient éclairés durement. Mais les bâtiments de taille inégale répandus à travers le plateau demeuraient obscurs. Gerbier se dirigea vers l’un des plus petits.

\*  
\*\*

La baraque abritait cinq bourgerons rouges.

Le colonel, le pharmacien et le voyageur de commerce, assis à la turque près de la porte, jouaient aux dominos avec des morceaux de carton, sur le dos d'une gamelle. Les deux autres prisonniers conversaient dans le fond à mi-voix.

Armel était allongé sur sa paille et enveloppé de la seule couverture qui était accordée aux internés. Legrain avait étendu la sienne par-dessus, mais cela n'empêchait pas Armel de grelotter. Il avait encore perdu beaucoup de sang dans l'après-midi. Ses cheveux blonds étaient collés par la sueur de la fièvre. Son visage sans chair portait une expression de douceur un peu bornée, mais inaltérable.

— Je t'assure, Roger, je t'assure que

si tu pouvais avoir la foi, tu ne serais pas malheureux parce que tu ne serais plus révolté, murmurait Armel.

– Mais je veux l’être, je le veux, dit Legrain.

Il serra ses poings maigres et une sorte de chuintement sortit de sa poitrine affaissée. Il reprit avec fureur :

– Tu es arrivé ici, tu avais vingt ans, j’en avais dix-sept. On se portait bien, on n’avait fait de mal à personne, on ne demandait qu’à vivre. Regarde-nous aujourd’hui. Et tout ce qui se passe autour ! Que ça existe et qu’il y ait un Dieu, je ne peux pas le comprendre.

Armel avait fermé les yeux. Ses traits étaient comme effacés par l’usure intérieure et par l’ombre grandissante.

– C’est avec Dieu seulement qu’on peut tout comprendre, répondit-il.

Armel et Legrain étaient parmi les